

« Les Sahraouis sont comme les Palestiniens : ces peuples existent, ils résistent »

Depuis le pénitencier de Kenitra, où il purge une peine de 30 ans de prison prononcée en 2017 au terme d'une parodie de procès, le prisonnier politique sahraoui Naâma Asfari nous livre ses réflexions sur le conflit au Sahara occidental. Naâma Asfari, Prisonnier politique sahraoui.

Il avait été enlevé chez l'un de ses amis à Laâyoune, dans les territoires occupés du Sahara occidental, le 7 novembre 2010, la veille du violent démantèlement par les autorités marocaines du Camp de protestation de Gdeim Izik. Défenseur des droits humains, militant du droit à l'autodétermination, Nâma Asfari, avec vingt-quatre de ses compagnons, avait été accusé des meurtres de plusieurs auxiliaires de police participant à cette opération répressive, alors qu'il ne se trouvait plus sur les lieux. En 2013, au terme d'un procès inique, un tribunal militaire avait condamné ces activistes à des peines allant de vingt ans de prison à la perpétuité. Trois ans plus tard, ce verdict était annulé, en vertu d'une réforme interdisant la comparution de civils devant une juridiction militaire. Surtout, le Comité de l'ONU contre la torture condamnait le Maroc dans le dossier Asfari, en pointant une condamnation prononcée sur la base d'aveux extorqués sous la torture. Trois ans plus tard, nouveau procès, civil cette fois, et nouvelle mascarade judiciaire. Verdict : confirmation des peines prononcées en 2013, trente ans de prison pour Naâma Asfari, et de lourdes peines pour ses camarades sans plus de preuves . Ils sont encore aujourd'hui 19 Sahraouis de Gdeim Izik derrière les barreaux, dispersés dans les prisons marocaines, loin du Sahara occidental. L'un d'entre eux, Mohammed El Ayoubi, démoli par la torture, a fini par succomber, en 2018. Un autre, condamné à perpétuité par contumace, est toujours réfugié en Espagne. Beaucoup sont dans un état de santé très dégradé. Tous clament leur innocence.

Quelles sont vos conditions de détention ?

Naâma Asfari. Le défi, surtout, c'est de ne pas les aider à remplir leur objectif, qui est de nous mettre sous pression jusqu'à la dépression, jusqu'à la destruction psychique. Nous essayons de faire du sport tous les jours, je trouve refuge dans la lecture. Je suis incarcéré dans une petite cellule de neuf mètres carrés : avec le temps et un peu d'imagination, je me la représente comme une villa. Nous sommes dans des cellules individuelles, heureusement. L'avantage, c'est que j'avais des livres en arrivant ici, mais je ne peux, hélas, en recevoir de nouveaux. Je n'ai pas reçu de visite depuis deux ans, les livres que mon épouse m'a envoyés par la poste lui ont été retournés.

Nous avons deux sorties par jour dans la cour : une heure le matin, une heure l'après midi et là, nous restons entre nous, les six détenus politiques sahraouis. Nous n'avons pas le droit de rencontrer les autres prisonniers. Ça c'est difficile, ce genre d'isolement. Mais on arrive à se débrouiller : nous formons une petite communauté. Notre expérience est celle de tous les prisonniers politiques, dans l'histoire et dans le monde. J'essaie d'entretenir une relation entre mon corps et mon esprit. Je fais des footings, de la gymnastique, à l'extérieur ou dans la cellule : c'est la seule façon de sentir mon corps vivant. La lecture et le sport m'aident à tenir, à préserver ma mémoire, c'est un travail sur moi-même. Je fais retour sur mon parcours, sur ma vie. J'essaie de résister de vivre cette expérience comme un résistant qui lutte pour des convictions, pour un but que personne ne peut m'arracher. Ce qui est en jeu, c'est ma personne et ma liberté. Cette expérience intérieure de la liberté, c'est ça qui me donne de la force et qui donne ici un sens à la vie.

Dans cette expérience de l'enfermement, je me suis libéré de toutes sortes de pensées obscures. J'aime bien cette pensée de Pascal, selon laquelle "Tout le malheur des hommes est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre". Je cherche à rester en repos, enfermé seul dans ma cellule. Si je vois dans ma cellule un lieu qui me prive de moi-même, là, la prison devient vraiment une sombre épreuve. Alors je cultive la conscience des raisons qui m'ont conduit ici : je suis là parce que je lutte pour ma liberté et celle des autres. Ce n'est pas une question ordinaire, c'est une question existentielle.

Quels échos du monde vous parviennent dans votre prison ?

Naâma Asfari: Il y a la télévision, mais elle ne diffuse que les chaînes marocaines. Je préfère rester dans mon monde, celui qui me donne la possibilité de ce travail sur moi-même, dans l'ouverture sur les autres.

Mon épouse, Claude, me raconte beaucoup de choses, elle est ma fenêtre sur le monde. Elle est comme mon prolongement dans le monde extérieur. Je vois tout ce qu'elle fait, depuis une décennie : j'ai, de mon côté, le temps de penser, tranquillement, et l'occasion d'avoir cette distance avec le monde. Elle, au contraire, est pressée, impliquée. Ce n'est pas moi qui lutte désormais, c'est elle. Elle est dans le réel. Mais cette confrontation avec un monde hostile qui nous prive des choses élémentaires, à commencer par la liberté d'expression le droit de voyager, je ne vois pas tout cela de façon naïve. Je sais que nous sommes engagés dans un combat qui nous dépasse comme personnes. Tu fais quelque chose, mais tu ne le fais pas seulement pour toi-même, tu le fais même pour celui qui t'a mis dans cette situation. En défendant ma liberté, je mets en cause un système autoritaire, qui perpétue une occupation illégale. Mon combat pour la liberté peut aider l'autre, mon ennemi.

Comment gardez-vous foi dans cette lutte, alors que le conflit au Sahara occidental s'enlise depuis plusieurs décennies ?

Naâma Asfari. Je suis dans la continuation de ce que j'ai vécu depuis mon enfance. Je pense en particulier à mon père, qui a subi durant seize ans l'épreuve de la disparition forcée dans des conditions bien plus dures que les miennes. Il était parmi les centaines de disparus sahraouis des années 70. Survivant, il a été libéré en 1991, au moment du cessez-le-feu. J'avais 21 ans, je ne l'avais pas vu depuis l'âge de 6 ans. Ces expériences m'ont forgé, elles m'ont fait grandir. Je me confronte aujourd'hui encore à ce qui me fait du mal depuis mon enfance. Il n'empêche que j'ai réussi à inscrire mon nom, celui de ma famille, dans un document officiel des Nations unies condamnant cet Etat qui m'a fait tant de mal. Cela m'a soulagé. La question qui m'est aujourd'hui posée, c'est comment tenir, pour transmettre le flambeau de la lutte à ceux qui demain résisteront encore au nom de cet idéal de liberté. Le plus important pour nous, comme protagonistes de cette résistance pacifique du peuple sahraoui, c'est que nous avons réussi à faire échouer toutes les manœuvres de l'adversaire. Et si nous sommes aujourd'hui en prison, c'est bien parce que nous payons le prix de cette résistance.

L'ex-président des Etats-Unis Donald Trump, au mépris du droit international, a reconnu la souveraineté marocaine sur le Sahara occidental, en contrepartie de la normalisation des relations entre Rabat et Tel Aviv. Comment voyez-vous ce marchandage ?

Naâma Asfari. Le Maroc joue sa dernière carte avec cette reconnaissance d'Israël. Dans une configuration internationale compliquée, et dans un moment de « ni guerre ni paix », nous avons réussi à mettre ce régime devant un échec : il ne peut pas renouveler son système de domination sur les Sahraouis. Avec Gdeim Izik, nous avons montré que le pouvoir marocain n'avait pas de légitimité aux yeux des populations des territoires occupés.

Votre épouse française, Claude Mangin Asfari, plusieurs fois expulsée du Maroc, interdite de visite, a fait l'objet, en France, d'une étroite cybersurveillance via le logiciel israélien Pegasus. Comment avez-vous réagi en prenant connaissance de ce scandale international d'espionnage ?

Naâma Asfari. Cela montre à quel point ce système est faible : il s'acharne sur une femme isolée, toute seule, sans armes, qui ne fait que réclamer de façon légale le respect de son droit à rendre visite à son mari. Comment une personne ordinaire comme Claude a-t-elle pu être ainsi placée sous surveillance par les services de sécurité marocains ? Cela prouve que notre combat a des effets dévastateurs sur ce système. Nous sommes des personnes ordinaires, qui ne sont structurées ni par l'appareil idéologique du Front Polisario, ni par le système algérien. Nous, les gens des territoires occupés, nous avons été structurés par le mal que nous fait le régime marocain depuis plus de quarante ans.

Quelle peut-être l'issue de ce conflit de décolonisation ?

Naâma Asfari. Au Sahara occidental, un mouvement de libération a su, dans l'exil, gérer un combat diplomatique et politique et les armes à côté. Cela n'a rien de facile, surtout quand cela dure depuis des décennies. Le Front Polisario a relevé ce défi, il a réussi cette expérience de trente ans de « ni guerre ni paix ». Mais aussi, d'une autre façon, il a su mettre en évidence cette faiblesse des Nations unies, cette complicité des grandes puissances avec le Maroc. Ce qui est touché dans cette complicité, ce sont les principes universels. Mais la question sahraouie est comme la question palestinienne : ces peuples existent, ils résistent. Personne ne peut arracher aux Palestiniens ni aux Sahraouis leur droit à l'autodétermination, à l'indépendance. Ces peuples sont là, personne ne pourra les jeter à la mer.

3

Entretien réalisé par Rosa Moussaoui